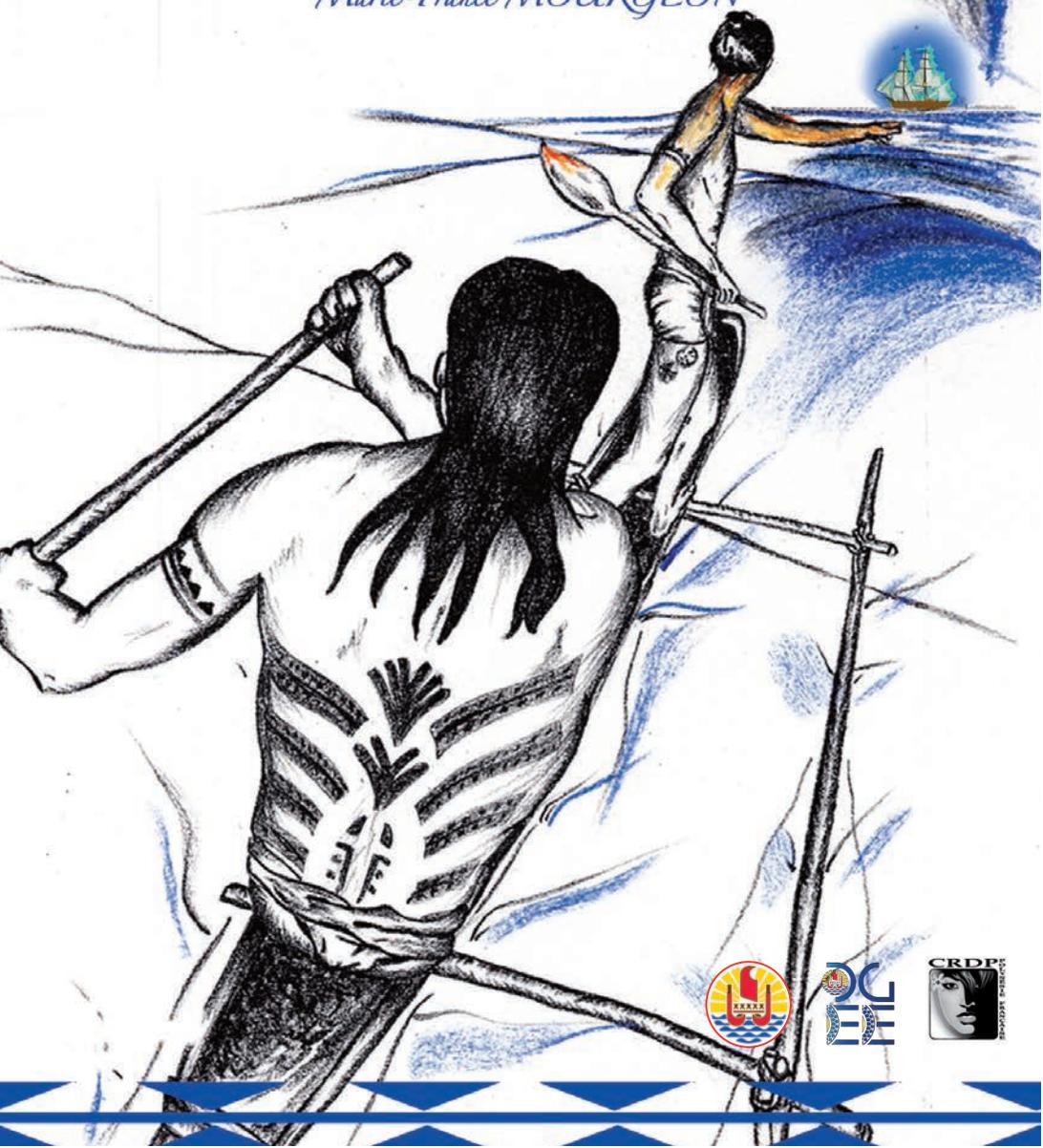


Tajin Tamoana MONOD

# Le Chapeau de l'île-pirogue

Illustrations

Marie-France MOURGEON





# *Le Chapeau de l'île-pirogue*

Texte

*Tajin Tumoana MONOD*

Illustrations

*Marie-France MOURGEON*

Direction générale de l'éducation et des enseignements  
Ministère de l'Éducation  
Polynésie française

© MEA - DGEE 2020  
[www.eudcation.pf](http://www.eudcation.pf)



# *Le Chapeau de l'île-pirogue*

« À la pointe du jour nous vîmes la terre à environ cinq lieues de distance, et nous gouvernâmes directement sur elle.

À huit heures, lorsque nous en étions très proches, le brouillard nous obligea encore à rester en panne, et lorsque le temps se fut éclairci, nous fûmes fort surpris de nous voir environnés par quelques centaines de pirogues : elles étaient de grandeurs différentes, et garnies de plus ou moins d'hommes, depuis un jusqu'à dix, de sorte qu'en tout il n'y avait pas moins de 800 Indiens. »

Extrait du journal de bord de Samuel Wallis, 19 juin 1767



En mai 1819, Tua et son petit-fils Matarii se préparent à partir à la pêche. Un banquet est organisé à l'occasion du baptême de Pomare II. Cinq à six mille convives sont attendus pour l'occasion et toute la population de Tahiti se mobilise pour la préparation de l'événement.

Tua est assis au bord de la plage sur la racine d'un grand m̄pē. Le soleil commence à peine à se lever et des couleurs écarlates irradiant l'horizon. Il fait bon, le hupe descend encore de la montagne pour venir caresser les longs cheveux gris de Tua. Ce dernier tresse une solide cordelette en rō'ā, un lien capable de résister à de grosses prises.

« Pā'ū, dis-moi, où as tu trouvé ce chapeau de popa'ā que tu portes à chaque fois que tu pars à la pêche ?

- Je ne t'ai jamais raconté ? dit-il en roulant la fibre sur sa cuisse pour l'effiler.

- Non, mais tu le portes toujours pour aller à la pêche ou lorsque tu descends à la Mission. »

Un sourire malicieux illumine alors son visage marqué par les sillons du temps. Il croise ses jambes, et comme il le fait à chaque fois qu'il commence une longue histoire, il se caresse le menton et lève les yeux vers le ciel.



Car des histoires, il en a plein son panier pae'ore :

« C'était il y a bien longtemps, avant les grands changements quand il n'y avait que nous, le ciel, l'océan, la terre et nos dieux. C'était l'âge de mes premiers tatouages, celui de l'insouciance, point de responsabilités, on ne s'occupait que de notre apparence physique et de la poursuite de nos plaisirs. Ainsi, comme tout taure'are'a, après la pêche ou les activités d'entretien du fa'a'apu, on pouvait se retrouver avec mes cousins pour fabriquer des cerfs-volants, préparer des combats de coqs ou se défier sur la plage à la lutte. Mais dès qu'il y avait de la houle, ce que l'on aimait le plus faire, c'était glisser sur les vagues avec nos pirogues.

C'est à cette époque que j'ai « gagné » mon chapeau de popa'ā. On était en période de disette, le vent frais du sud, le mara'amu, empêchait les nuages de nous dispenser l'eau source de vie et le poisson se faisait plus rare. Nous étions alors moins accaparés par les travaux domestiques. Ce jour-là, une belle houle s'était formée dans la nuit et le récif immaculé grondait au loin ; les vagues étaient parfaites.

On était là à épier la première vague, une belle lame qui nous ferait glisser jusqu'à la plage, mais pour ce faire, il fallait ramer jusqu'à sentir le mouvement de glisse. Mon cousin Matahi qui était à l'avant de l'embarcation criait de joie en levant les bras vers le ciel, quand soudain, il m'interpella en me montrant du doigt l'horizon. Au large, là où il n'y avait jamais rien eu que la ligne de séparation entre la mer et le ciel, on distinguait désormais une île. Une nouvelle île qui paraissait en mouvement, une île flottante.



J'étais tellement surpris par cette apparition que je ne pus barrer correctement ma pirogue. Elle se mit de travers, et comme tu peux l'imaginer, nous avons chaviré. Le temps de la retourner et d'écoper, on s'est mis à ramer de toutes nos forces pour atteindre le rivage et prévenir ceux de mon clan. Mais un groupe d'une centaine des nôtres s'était assemblé sur la plage ; les hommes préparaient déjà les pirogues. On entendait les conques de guerre résonner dans les vallées ainsi que le roulement des tambours de cérémonie. Il fallait voir ça, tout le monde était excité, les hommes couraient armés de lances et de frondes, des femmes pleuraient en serrant contre leurs jambes des enfants apeurés, les plus âgés jetaient des galets dans le fond des embarcations pour en faire des projectiles.

- Personne n'imaginait que c'était un bateau ? demande Matarii, déjà suspendu aux lèvres de son grand-père.

- Pas tout de suite. Il faut que tu saches que nos grandes pirogues, même si elles pouvaient embarquer des centaines d'hommes, avaient deux quilles au lieu d'une, elles étaient beaucoup plus basses, n'avaient ni pont, ni cale, ni cabine, ni d'ancre de cette dimension, et surtout elles ne possédaient qu'une voile. Et puis, dans nos anciens mythes, les îles se déplaçaient comme des navires, alors pourquoi pas des îles flottantes ?

Nous prenons les grandes voiles carrées tendues accrochées à trois mâts pour des arbres et la proue du navire pour une sorte de rocher. C'était à l'époque le plus grand objet flottant jamais croisé dans nos eaux. Une sorte d'immense pirogue sans balancier plus longue que notre grand fare pote'e familial. Des lianes tendues descendaient comme une toile d'araignée du sommet de l'arbre vers le rebord de l'étrange apparition. Une bande jaune entourait le tout entre la ligne de flottaison et la rangée de petites portes d'où sortaient des troncs noirs et creux de l'intérieur. Des troncs qui, par la suite, feraient des dégâts sanglants en crachant le tonnerre sur les miens.



Je m'approchais, au milieu de plusieurs dizaines d'embarcations, grandes pirogues doubles cérémonielles, pirogues de guerre sans voile à plates-formes où s'entassaient les guerriers, pirogues de pêche lagonaire ou de haute mer, tout ce qui pouvait flotter et supporter le poids des hommes encerclait peu à peu l'immense objet flottant. On pouvait entendre les cris des guerriers ou les invocations des tahu'a pure qui lui souhaitaient la bienvenue. Pour les prêtres de l'époque, nous avions affaire à des divinités, à l'instar de nos ari'i, et ils nous invitaient à les traiter comme telles. D'autant qu'un immense tapa aux bandes rouges et blanches, flottait dans le vent ce qui rendait encore plus majestueuse « l'île-pirogue ».

- Ah ! C'était donc le drapeau des Peretāne.

- Oui, mais ça on ne le savait pas encore, car pour nous, c'était des « êtres » bien étranges qui nous faisaient signe. Je dis des « êtres » car ils avaient un corps et une tête, mais ils avaient un aspect général très insolite, et puis ils agitaient leurs bras en lançant des cris que l'on ne comprenait pas.

Personne ne savait vraiment quelle était la bonne attitude à adopter. Mais cette rencontre confirmait de vieilles histoires sur des divinités à peau blanche maîtrisant le tonnerre qui seraient venues du large à bord « d'îles flottantes ». Elles auraient débarqué au Henua enana, il y a de cela bien des lunes.

Les hommes les plus courageux s'étaient avancés à l'avant de leurs embarcations, agitant des feuilles de bananiers à la main en signe de paix afin de sceller une alliance et leur montrer que nos intentions étaient pacifiques, mais nous tenions nos armes près de nous, au cas où...

Un tahu'a se lança alors dans un 'ōrero. Je n'écoutais que d'une oreille son discours, car je n'avais d'yeux que pour ces visages au teint clair qui, du haut de cette grande pirogue, nous faisaient des signes. Certains étaient très maigres et édentés, d'autres avaient des cheveux de feu ou blancs comme la cendre, d'autres encore portaient des couvre-chefs, leurs paroles étaient incompréhensibles et en d'autres occasions, elles nous auraient même fait rire. Mais là, on n'était pas tranquille.



Je me préparais à monter à bord lorsque je croisai le regard de Hina qui était assise à deux embarcations de la mienne.

- Hina, ma grand-mère ?

Oui, à l'époque, elle ne me regardait pas. Elle ne s'intéressait jamais à moi et puis son père l'avait promise à un autre... mais je n'ai jamais perdu espoir. Je voulais l'impressionner ainsi que tous les membres de son clan. Et là, pour la première fois, elle me remarqua, car je me tenais debout sur mon embarcation prêt à en découdre, s'il le fallait, avec ceux venus de je ne sais où. Son large sourire me remplit de courage. Je m'accrochai à l'enchevêtrement de lianes tendues à l'arrière du bâtiment puis j'escaladai assez rapidement « l'île-pirogue » qui n'était quand même pas plus haute que les plus grands de nos 'aito. Je sautai sur le pont, et ils me dévisageaient avec insistance tout en m'invitant de la main à m'approcher. Mon cœur battait très fort.

- Mais ce n'était que des popa'ā !

- Oui, mais vois-tu, ces créatures étaient entièrement différentes de nous. Tout d'abord, elles semblaient naturellement claires de peau.

Certains avaient même les cheveux couleur de feu. Avant, chez nous tout ce qui se rapprochait de la clarté, de la lumière était associé au soleil, au divin. Même les objets qu'ils possédaient étaient empreints de lumière : perles, objets en verre, miroirs, même le pourtour du navire était jaune ! Diverses couches superposées d'un tapa enserraient leurs corps d'où ils sortaient des objets inconnus. On ne connaissait pas les poches. Il y avait sur certains costumes des rubans rouges et or qui faisaient briller les bords. Or, pour nous, le rouge était une couleur sacrée. Avant, les grandes capes cérémonielles étaient confectionnées en plumes rouges, quant à l'insigne suprême, le maro'ura, c'était une ceinture rouge sacrée que nos chefs convoitaient et pour laquelle on faisait aussi la guerre.

Il nous fallait formuler des interprétations particulières et nous avons puisé les réponses à nos multiples interrogations dans le monde qui n'était pas celui des humains : omniprésence du rouge, symboles lumineux, pâleur de leur peau, « l'île-pirogue », des tas d'éléments qui nous amenaient à les considérer comme des divinités dont nous ignorions les intentions. Mais il devenait de plus en plus évident que nous devions partager leur mana en scellant une alliance qui nous permettrait, entre autres, de nous emparer du plus d'objets possible.



L'un d'eux me tendit alors des objets, mais je n'osai m'approcher. D'autres membres de mon clan, voyant sans doute que je n'avais pas encore été foudroyé ou dévoré, sautèrent à bord en jetant les pousses de bananiers aux pieds des divinités. Encouragé par leur témérité, je m'approchai alors et tendis les mains vers ces choses que l'on m'invitait à prendre. En les faisant glisser dans mes doigts, je m'aperçus que les matières et les formes étaient nouvelles. C'était lisse, rond, brillant comme le soleil ou lourd comme la pierre. Aucun de nos outils de taille n'aurait pu réaliser de tels objets. Imagine-toi, toutes ces nouveautés, des petites tiges plus dures que la pierre qui leur servaient à fixer les morceaux de bois entre eux, des bâtons - on s'en apercevra par la suite - qui crachent le feu, des étoffes de toutes les couleurs et plus solides que n'importe lesquels de nos tapa, des herminettes plus tranchantes que les dents de requin.

- Des bijoux ?

- Oui, des miroirs, des clous, des colliers de perles, un couteau, je me souviens même avoir été très impressionné par une pièce de monnaie qui représentait, je ne le sais que par la suite, leur roi. Mon père m'avait donné des rudiments de sculpture et je ne comprenais pas comment ils avaient pu représenter aussi finement un personnage sur une surface aussi parfaitement ronde réduite et solide à la fois.

Ils me souriaient tous, sauf ceux qui portaient des chapeaux. L'un d'eux paraissait être leur chef car son visage suscitait le respect des autres. J'étais très honoré car ma grande jeunesse ne m'aurait jamais permis autant d'égard de la part des miens et là, ils me traitaient comme un personnage important. Je puisais mon courage dans la présence de ta grand-mère qui devait certainement observer la scène avec émotion... C'est du moins ce que j'espérais.

Puis, les discours cessèrent et par dizaines, les hommes s'empressèrent de monter à bord, il en arrivait de partout. Avec le recul, je pense que les habitants de « l'île-pirogue » devaient être moins surpris que nous l'étions de ce premier échange, ils avaient l'air d'être familier de ce type de rencontres. Mais, nous étions très excités et nous nous mîmes à toucher, palper, caresser, frotter tout ce qui nous intriguait. Puis nos manières qui, au début, les amusaient, commencèrent à les rendre nerveux. Celui qui paraissait être leur chef prit la parole et utilisa des mots incompréhensibles. J'ai pensé à l'époque que cela devait être des mots de bienvenue.



Mais soudain l'un d'entre nous s'écria, il recula terrifié comme s'il venait de voir un tūpāpa'u car derrière lui se tenait une bête hideuse aux yeux jaunes avec de longues cornes qui sautillait vers lui... sur ses deux pattes.

- Une bête hideuse !

- Et bien, c'est ce que nous avons cru sur le moment car ça n'avait rien d'humain mais ça pouvait se tenir sur deux pattes, une sorte de chien à cornes.

- Un genre de cochon ?

- En fait, en reculant, l'homme avait heurté une chèvre qui s'était levée en guise de défense. Ce fut une panique générale et la plupart des hommes présents ont sauté à l'eau.

- Pour une chèvre ? dit alors Matarii en riant.

- C'était un animal vraiment laid qui dégageait une très mauvaise odeur et puis c'était la première fois... Mais rassure-toi, ton grand-père est resté courageux et je me suis contenté de reculer, prêt néanmoins à sauter à l'eau. Ils semblaient rire de nous. Puis leur chef s'approcha en m'invitant à toucher l'un des animaux.

- Y en avait-il d'autres ?

Et bien, il y en avait que nous connaissions déjà comme les poules et les cochons. Ces derniers étaient d'ailleurs différents, d'une autre espèce, plus grands, moins poilus, roses et sans défense. L'un des nôtres leur fit signe, en montrant la chèvre, que nous n'avions pas ce genre d'animaux à terre mais que nous avions des poulets, des cochons et des chiens.

- Comment faisiez-vous pour vous faire comprendre ?

- On utilisait le langage des signes ou alors on se mimait les choses. En nous montrant le rivage, le chef se mit à mimer des animaux que l'on reconnut, comme le cochon et la poule.

- En fait, ils voulaient simplement que vous leur apportiez de la nourriture.

- Bien sûr, et tu penses bien, des divinités qui imitaient des animaux domestiques, cela fit rire tout le monde. Nous étions rassurés car cela signifiait au moins qu'ils ne se nourrissaient pas forcément d'hommes et qu'ils n'allaient pas se servir de notre terre comme d'un garde-manger.



Mais les choses commencèrent à se gâter rapidement ; ils n'arrivaient plus à contenir l'arrivée des nôtres sur le pont. Ils commencèrent à repousser ceux qui tentaient de s'emparer d'une gourde, d'un couteau ou d'un chapeau. Certains tentaient même de récupérer les clous, les cordages et tous les éléments accessibles et mobiles sur le navire. Nos manières semblaient devenir de plus en plus inconvenantes car le chef changea de ton et d'attitude. Il se mit à s'agiter en criant et les êtres s'activèrent instantanément. Ils tiraient sur les lianes, montaient, descendaient, une agitation

qui amenait « l'île-pirogue » à prendre de la vitesse. On s'éloignait dangereusement du rivage, alors la plupart des hommes sautèrent par-dessus bord, de peur d'être emportés.

Mais tu connais ton grand-père, il ne pouvait pas partir comme cela et pendant que l'un d'eux était en train de faire des signes à l'une de nos femmes qui se tenait debout sur une pirogue, je m'emparai de son chapeau et je sautai à l'eau. Je nageais aussi vite que je pus, le couvre-chef entre les dents.

Quand je me crus hors de portée, essoufflé, je me retournai vers le navire qui s'éloignait quand un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, retentit. Celui à qui j'avais pris le couvre-chef, s'était servi de son bâton de tonnerre.

- Il t'a tiré dessus avec son fusil...

- Non, de colère, il a dû tirer en l'air pour me faire peur. Mais c'est surtout mes cousins qui, surpris par la déflagration, ont sauté de leur embarcation.

- Ont-ils essayé de te rattraper ?

- Non, ils ont poursuivi leur route, avec leur trois-mâts et leurs grandes voiles carrées, ils allaient plus vite que nous, on a bien essayé de les suivre, mais en vain.

Pour moi, l'important c'est que je m'étais emparé du couvre-chef d'une de ces divinités et quelle ne fut pas ma surprise de réaliser qu'il ne se décomposait pas au contact de l'eau comme la plupart de nos étoffes. Puis, je l'ai déposé sur mon marae comme un objet de dévotion. Je pensais avoir acquis une partie du mana de ces divinités en m'en emparant, il m'a d'ailleurs attiré un temps le respect des gens de mon clan, et puis, au fil des lunes, tellement d'objets nouveaux ont été introduits par tellement d'autres grandes pirogues venues d'autres mondes qu'il en avait perdu de sa valeur. Alors je me suis dit qu'il était après tout mieux sur ma tête.

- En fait, tu pensais qu'il était sacré...

- C'est un peu cela, et puis, on a assez rapidement compris qu'ils venaient d'un lointain pays peuplé de Blancs, le peuple peretâne gouverné par un grand roi très puissant qu'il nous fallait ménager. Certains de nos chefs surent nouer des alliances avec ces « êtres » qui n'étaient après tout que des navigateurs comme nous, afin de renforcer leurs pouvoirs ou de bénéficier de tous ces objets qui apportaient toujours un peu plus de prestige.



- Mais que sont devenus ces premiers Anglais ?

- On a su par la suite que leur chef s'appelait Samuel Wallis et qu'ils avaient jeté l'ancre à Matavai, dans le clan de Pare. Le sang des nôtres allait couler, ils eurent moins de chance que nous, car les popa'a cette fois-ci utilisèrent leurs bâtons qui crachent le feu, des hommes furent tués, des pirogues détruites et les échanges furent souvent difficiles. Les gens de Pare furent très choqués car, à l'époque, nous pensions que la foudre et le tonnerre étaient des éléments célestes maîtrisés par les seuls dieux. Les nôtres tombaient sans même avoir été

touchés par un casse-tête ou une lance, dans un vacarme de feu et de fumée noire.

- Mais pourquoi cela s'est-il si mal passé ?

- Je pense qu'à cette époque, on ne se comprenait vraiment pas. Chacun regardait l'autre avec sa façon de penser, sans prendre le temps de vraiment se comprendre, on cherchait à tirer de la situation le meilleur profit... Une succession de malentendus qui a conduit parfois à des déchaînements de violence. Mais bon, tout ça, c'est du passé, il faut que l'on ramène du poisson pour le grand tā'mā'ara'a, notre roi va se faire baptiser, on ne peut manquer ça !

- Pā'ū, dis-moi aujourd'hui, est ce que l'on se comprend mieux ?

- Je ne saurais te répondre, mais pourquoi crois-tu que notre roi a renié notre très ancienne religion pour celle des popa'ā ? Il a sans doute compris que c'était dans l'intérêt de son trône et de celui de sa famille de s'allier avec ce peuple. Devenir un grand roi, avec le soutien des popa'ā, protégé par le dieu des missionnaires, accroître sa puissance sur Tahiti, ça vaut bien une cérémonie religieuse, non ? As-tu pensé à cela ? Ils ont tous la même idée, chacun croit avoir convaincu l'autre de sa bonne foi et chacun fêtera aujourd'hui sa petite victoire, pensant avoir su utiliser l'autre pour accroître son prestige.

- Pā'ū, aujourd'hui, ce que tu me dis me trouble beaucoup. Après ce jour de fête, allons-nous continuer à vivre de la même façon avec le nouveau dieu de notre roi ? »

Pā'ū entrevoyait la réponse qu'il pouvait donner à son petit-fils, mais plutôt que de lui faire part de ses doutes quant à l'avenir, il préféra utiliser une comparaison plus positive :

« Vois-tu, en ce moment, notre histoire c'est un peu comme dans la nature. Quand il y a une tempête, c'est le chaos. Les arbres les plus fragiles se couchent, les rivières sortent de leur lit et la mer se déchaîne sur le rivage ; mais à côté de cela, lorsque le calme revient, on découvre de nouvelles plages, les plantes ont reçu de l'eau et sont débarrassées de leurs encombrants voisins qui leur faisaient de l'ombrage, quant au lagon, il s'est régénéré. Il y a toujours un nouvel équilibre qui s'installe. »

Bien qu'énigmatique, cette réponse plut à Matarii qui le suivit, marchant dans ses pas, la tête haute, le cœur plus léger mais l'esprit encore rempli d'incertitudes.

## LEXIQUE - COMMENAIRES

'aito : arbre de fer, valeureux guerrier

ari'i : le ari'i nui (grand chef ou chef suprême) était considéré comme le descendant direct des dieux. Son lignage était établi par la généalogie, que les tahu'a pure (prêtres) devaient connaître et réciter sur le marae (plate-forme cérémoniale).

créatures claires de peau : les ari'i entretenaient la blancheur de leur corps en s'abritant du soleil, afin de marquer leur différence des manahune (gens du peuple de classe inférieure) qui travaillaient dans les champs et pêchaient pour nourrir toute la population.

fare pote'e : maison aux extrémités arrondies.

fa'a'apu : champ de culture, plantation.

Henua enana : les îles Marquises. Mendaña fait escale à Fatuiva et Tahuata en 1595.

hupe : brise du soir fraîche et humide qui descend des vallées vers la mer.

îles flottantes : certains mythes comparent l'île de Tahiti à un « poisson » qui aurait été découpé par un héros, ce qui l'aurait immobilisé et donné la forme particulière de l'île.

Indien : utilisation du terme dans le Journal de bord de Samuel Wallis, le 19 juin 1767.

mana : pouvoir sacré.

māpē : châtaignier tahitien, originaire d'Asie, inocarpus fagifer.

mara'amu : alizé du Sud-Est.

maro 'ura : ceinture royale longue d'environ 3,50 m sur 30 cm, cousue de plumes sacrées de couleurs rouges et jaunes, qui, dans les îles de la Société, donnait le pouvoir absolu au chef qui la possédait.



Matavai : nom donné à une baie située à Mahina, (Mātāvai signifie « bord de l'eau »).

'ōrero : discours.

pae'ore : variété de pandanus sans épine qui sert à l'artisanat.

Pare : ancienne chefferie regroupant Papeete et Pirae.

Pā'ū : appellation familière pour Grand-père.

Peretāne : Britannique.

popā'ā : homme blanc.

rō'ā : arbuste utilisé pour la confection des cordelettes de pêche, *pipturus argenteus*.

tāmā'ara'a : repas, banquet.

tapa : tissu végétal.

taure'are'a : jeunesse, âge de l'amusement et de l'insouciance, désigne un adolescent.

tūpāpa'u : fantôme, esprit.



Texte  
Tajim Tumoana MONOD

Illustrations  
Marie-France MOURGEON

Suivi de conception  
Annie SOSSEY

Maquette et infographie  
Vetea PUGIBET

Responsable de publication  
Mairenuï LEONTIEFF

Directeur de publication  
Jean-Michel GARCIA - DGEE

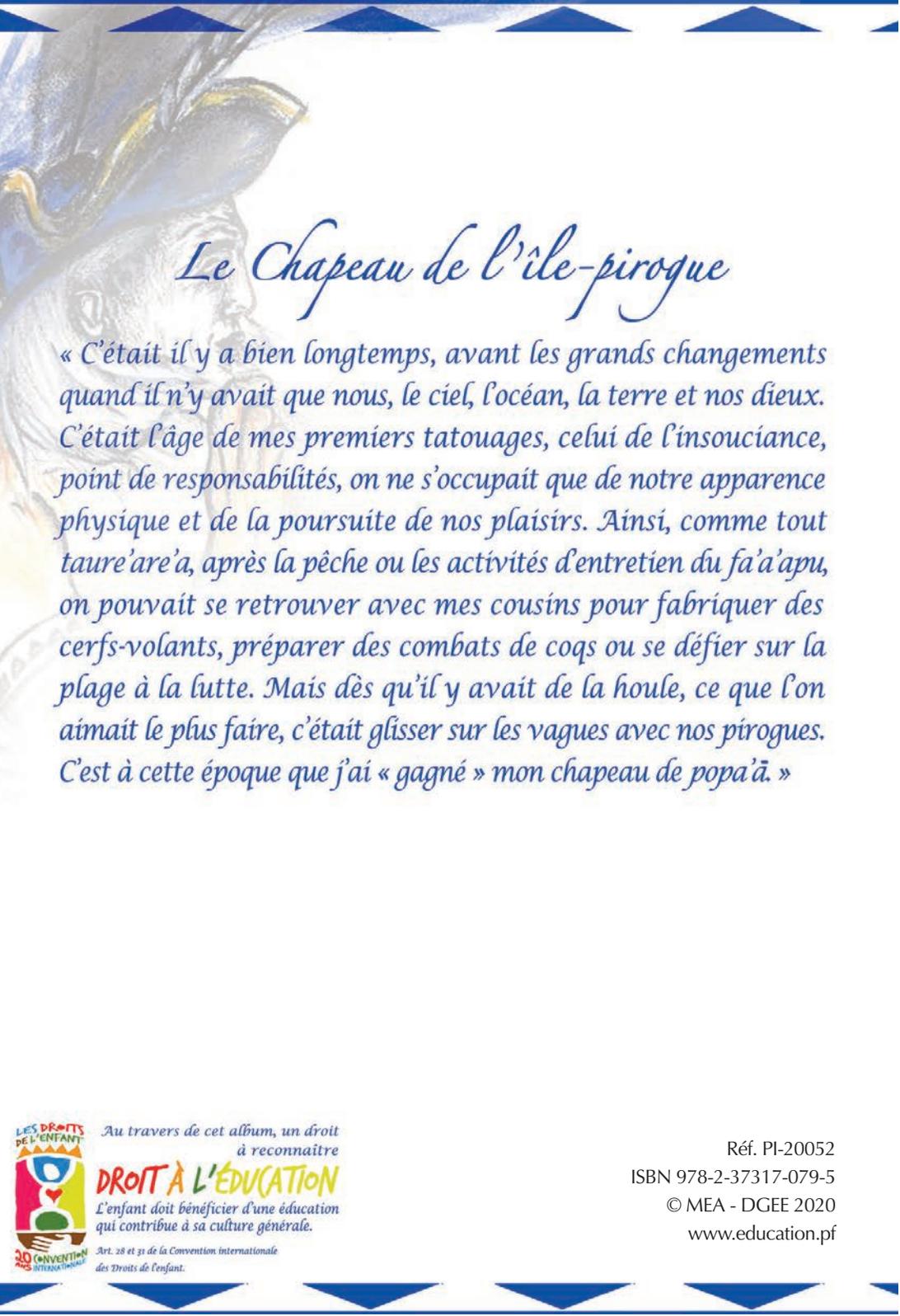
Projet d'album initié par  
Mme Aline-Titihu HEITAA-ARCHIER, IEN  
directrice du CRDP en 2009

Réf. PI-20052  
ISBN 978-2-37317-079-5

Dépôt légal : 2020







# Le Chapeau de l'île-pirogue

« C'était il y a bien longtemps, avant les grands changements quand il n'y avait que nous, le ciel, l'océan, la terre et nos dieux. C'était l'âge de mes premiers tatouages, celui de l'insouciance, point de responsabilités, on ne s'occupait que de notre apparence physique et de la poursuite de nos plaisirs. Ainsi, comme tout taure'are'a, après la pêche ou les activités d'entretien du fa'a'apu, on pouvait se retrouver avec mes cousins pour fabriquer des cerfs-volants, préparer des combats de coqs ou se défier sur la plage à la lutte. Mais dès qu'il y avait de la houle, ce que l'on aimait le plus faire, c'était glisser sur les vagues avec nos pirogues. C'est à cette époque que j'ai « gagné » mon chapeau de popa'ā. »



Au travers de cet album, un droit à reconnaître

**DROIT À L'ÉDUCATION**

L'enfant doit bénéficier d'une éducation qui contribue à sa culture générale.

Art. 28 et 31 de la Convention internationale des Droits de l'enfant.

Réf. PI-20052  
ISBN 978-2-37317-079-5  
© MEA - DGEE 2020  
[www.education.pf](http://www.education.pf)